

Le petit prince a dit

Gérard Grugeau

Number 64, December 1992, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22627ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1992). Review of [*Le petit prince a dit*]. *24 images*, (64), 51–51.

LE PETIT PRINCE A DIT

par Gérard Grugeau

Un père et une fille en cavalcade sur des chemins aussi tortueux et insondables que ceux de l'âme humaine, un voyage initiatique pour un couple en quête de ce qui unit, de ce qui fait sens entre la tendresse et la cruauté: le dernier film de Christine Pascal (*Félicité, La garce, Zanzibar*) n'est pas sans rappeler par sa thématique, tout comme dans l'approche exigeante de ses personnages et de sa mise en scène, *La vie de famille* de Jacques Doillon. Mais là s'arrête peut-être toute comparaison car le scénario casse-gueule du *Petit prince a dit*, concocté par Pascal et Robert Boner, inscrit en filigrane la mort comme élément moteur du récit, ou plus exactement comme élément repoussoir contre lequel se construisent la fiction et le travail de la réalisatrice. Une fiction servie par une recherche formelle et une direction d'acteurs constamment tirée vers la vie et le dépassement de soi.

La vie est bel et bien l'enjeu majeur du beau mélodrame épuré que nous propose Christine Pascal. Un couple séparé – lui fait de la recherche scientifique, elle est comédienne de théâtre – est soudain confronté à l'immonde: atteinte d'une tumeur au cerveau inopérable, leur fille va mourir. Fou de douleur, le père (Richard Berry) enlève l'objet de son amour et part sur les routes de France, de Suisse et d'Italie pour déjouer l'angoisse de l'innommable. De son enfant, le père apprendra que la mort n'est peut-être pas si grave puisqu'elle n'est somme toute qu'une forme d'extase (superbe séquence de la montagne et du papillon dont le symbolisme irradiait déjà le film de Marquise Lepage, *Comme un nuage*). Mais la clef du *Petit prince a dit* (une comptine enfantine) pourrait bien être dans la séquence qui précède l'escalade, lorsque le père définit la véritable amitié: «être capable de transporter le cadavre pour



Marie Kleiber et Richard Berry

quelqu'un». C'est là ni plus ni moins ce que font dignement le père et le film de Christine Pascal: transporter le cadavre en sursis de Violette, délester le quotidien de tout ce qui n'est pas la vie, comme une émouvante course contre la montre au cours de laquelle une simple recette de bananes flambées et une petite salade mesquine renvoient dos à dos, jouent l'une contre l'autre, la générosité débordante d'une mère (flamboyante pudeur d'Anémone) et la froide raison distancée d'une rivale vite et cruellement éconduite (Lucie/Lucie Phan). Passés les premières séquences d'exposition et l'implacable diagnostic livré cliniquement, *Le petit prince a dit* s'affiche comme un formidable condensé de vie oscillant entre la rage, l'impuissance et la sérénité. Les glissements progressifs entre ces plages émotives riches de contradictions, Christine Pascal les filme dans un état de grâce constant, comme si la caméra trouvait instinctivement ses marques pour révéler l'image juste, dégraissée de toute sensiblerie complaisante, de tout apitoiement malséant. Transporter le cadavre, regarder la mort en face, c'est avant tout savoir vivre, prendre la vie à bras-le-corps. Et vivre, c'est se mouiller dans l'urgence (voir séquence de la piscine), changer de peau ou d'habits, passer toutes les frontières en douce,

adopter un point de vue et s'y tenir. Bref, la métaphore du cinéma selon Christine Pascal. Un cinéma placé sous le signe du risque qui fait naître l'émotion par toutes sortes de voies détournées: en transcendant le dérisoire par de subtils décalages, en jouant de la géographie des lieux et de leur coloration affective, en conférant aux actes les plus simples une dimension poétique, en mettant en présence acteurs professionnels et non professionnels pour se nourrir de leurs personnalités antagonistes, de leurs

fausses assurances, de leurs tâtonnements au bord du gouffre, en choisissant comme centre de gravité de son film une fillette au corps généreusement empêtré dans ses rondeurs, anticinématographique selon les habituels canons attendrissants de la beauté enfantine. Lumineuse, débordante d'énergie maladroite, Marie Kleiber rend de par son physique la mort à la fois plus improbable et plus impitoyablement sournoise. Elle nous la rend aussi plus légère, comme un sourire qui s'éteint doucement dans le sommeil de la nuit. Comme le cri d'amour murmuré d'une cinéaste plus en possession de ses moyens que jamais, plus sereine avec elle-même, obstinément ancrée sur le versant de la vie. Et c'est beau comme un acte d'insoumission, comme un sur-saut de révolte face à la tiédeur des sentiments et à tous les conformismes de la profession. ■

LE PETIT PRINCE A DIT

France 1992. Ré.: Christine Pascal. Scé.: Christine Pascal et Robert Boner. Ph.: Pascal Marti. Mont.: Jacques Comets. Mus.: Bruno Coulais. Int.: Richard Berry, Anémone, Marie Kleiber, Lucie Phan. 105 minutes. Couleur. Dist.: France Film.